

# Lettre de France : pendant la guerre

Autor(en): **Rebour, Pauline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250600>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tumes si pittoresques, si tous les efforts ne parviendront pas à faire renaître le bonnet en dentelles de crin de nos aïeules, si seyant, et le petit chapeau souffré des jeunes Bernoises du siècle passé, du moins devrait-on en conserver le souvenir, en exhibant les différents types dans nos Expositions nationales. On ne peut ressusciter le passé, et même le désir de quelques-unes de faire revivre les modes d'antan échouerait devant l'indifférence de la majorité et les besoins de l'époque actuelle. Mais le costume national doit avoir sa place dans ces manifestations périodiques de la vie de notre pays. Aussi bien que l'enseignement ménager, branche si essentielle pour la préparation de la jeune fille à son rôle dans la société, et qui n'était représenté à Berne que par un seul tableau : celui de l'Office international de l'Enseignement ménager, à Fribourg.

Aux femmes de l'Exposition prochaine — s'il y en a une — de réaliser, parmi les points qui ont manqué au programme de l'Exposition de 1914, ces deux choses essentielles : l'enseignement ménager, représenté sinon en action, du moins dans ses résultats, à côté des autres écoles professionnelles, et l'exposition des costumes suisses de toutes les époques.

Marguerite GOBAT.

## Lettre de France

### Pendant la Guerre

Depuis le début de la guerre, les Françaises ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour lutter contre le cortège de misères que le terrible fléau entraîne avec lui. Riches et pauvres, jeunes et vieilles se sont rencontrées auprès des lits des blessés, dans les organisations où on accueille les réfugiés de la Belgique et des régions envahies, dans les ouvriers, dans les cantines populaires... Et un des premiers résultats de cette rencontre a été d'abolir la méfiance qui, avant la guerre, eût peut-être séparé les collaboratrices d'aujourd'hui.

Je ne puis donner ici le détail des œuvres féminines nées depuis la guerre, des nécessités de l'heure présente. Mais je veux insister sur ce qui intéresse particulièrement les féministes.

Nous approchons, en France, d'une solution heureuse au point de vue suffragiste et le travail préparé pour cet hiver devait nous donner le succès. Nous avons interrompu notre propagande, est-il besoin de le dire ? Mais nous n'avons abandonné aucune des idées que nous défendions hier.

\* \* \*

Au lendemain de la déclaration de guerre, M. Viviani, Président du Conseil, fit appel aux femmes, afin qu'elles remplacent les hommes dans les travaux que ceux-ci abandonnaient. Nous avons répondu à cet appel. Sans parler des femmes fonctionnaires (institutrices, employées des postes) mobilisées comme leurs maris, leurs frères ou leurs fils et qui durent rester à leur poste, si périlleux que puisse être ce poste, les femmes apportèrent leur concours aux pouvoirs publics.

Elles allèrent dans les mairies offrir leurs services et se chargèrent d'organiser la distribution des secours, la lutte contre le chômage. Officiellement, des élus convoquèrent quelques femmes à leurs délibérations et la compétence particulière de celles-ci fut, dans plus d'une ville, fort utile. Est-il nécessaire de rappeler que ce fut une femme qui, à Soissons, répondit aux envahisseurs, assura l'ordre et fit épargner la ville ?

Les féministes françaises ont été partout à la tête des orga-

nisations nouvelles. Habitues par la propagande qu'elles faisaient à prendre des responsabilités, elles surent tout de suite ce qu'il fallait faire et elles le firent. L'Union française pour le suffrage des femmes invita ses membres à travailler là où les trouva la déclaration de guerre. Les groupes départementaux se mirent à l'œuvre. Nous commençons une enquête sur ce qui a été fait partout ; nous savons déjà que nul n'est resté inactif et que beaucoup ont rendus de réels services.

\* \* \*

Notre cause semble dormir ; quelques-uns paraissent croire qu'elle ne se réveillera plus. Ils se trompent.

Déjà, M<sup>me</sup> Jules Siegfried, présidente du Conseil national reconnaissait, en septembre, que les femmes de 1914 savaient employer leur activité et lutter efficacement pour conserver la vie familiale et nationale ; elle affirmait les progrès réalisés depuis 1870. Ces progrès, c'est au féminisme qui a dit à la femme : « Travaille et prends ta part de la tâche sociale ! » que nous les devons. C'est ce que nous saurons montrer au lendemain de la guerre.

Et nous dirons aussi : « Souffrances physiques et douleurs morales, rien n'aura été épargné aux femmes, aux mères dans cette guerre. Elles ont tout supporté sans se plaindre. Elles ont fait taire leurs angoisses personnelles pour servir leur Pays, au chevet des blessés, auprès des enfants et des malheureux. Vous devez leur donner leur part de responsabilité dans les destinées du Pays puisqu'elles ont eu leur part de souffrances et leur part de travail. »

Et nous sommes sûres d'être entendues.

Pauline REBOUR.

## NOTRE BIBLIOTHÈQUE

S. A. RICHARDS, M. A. *Feminist Writers of the Seventeenth Century*. — Londres, David Nutt, 1914, 1 volume in-8 de XII + 146 pp. 5/.

Ce petit volume, qui a valu à son auteur le grade de « Master of Arts » de l'Université de Londres, intéressera ceux qui désirent connaître la genèse de l'idée féministe. D'après S. A. Richards, la question de l'émancipation des femmes fut discutée pour la première fois, en France, au XVII<sup>e</sup> siècle. Il indique et étudie les ouvrages qui furent consacrés alors à ce sujet, et il en fait de nombreuses citations. On peut ainsi constater combien de revendications, qui souvent passent pour très « nouvelles », préoccupaient déjà certains esprits avancés.

L'influence des *Précieuses* et des *Savantès* serait à l'origine de ce mouvement ; ce sont elles qui, d'après Richards, dirigèrent l'intérêt sur les conditions de vie de la femme, sur son éducation, sur sa situation dans la société ; mais elles ne firent pas de propagande féministe. Les *Précieuses*, confinées dans leur cercle aristocratique, ne se souciaient guère que de leurs propres affaires ; les *Savantès*, qui visaient avant tout à faire briller leur savoir, ne s'occupaient ni ne se préoccupaient de manière désintéressée de l'éducation des femmes. Néanmoins, elles préparèrent la voie à ceux qui, tout au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, revendiquèrent l'égalité des sexes.

M<sup>me</sup> de Maintenon et Fénelon, eux, ne proposèrent, dans ce domaine, que des réformes, — à vrai dire, assez timides. Mais il existe plusieurs écrivains, beaucoup moins connus, dont les revendications sont très audacieuses. Parmi eux, François Poulain de la Barre (1647-1723) paraît le plus sérieux et le plus original ; l'auteur consacre une grande partie de son livre à étudier ses trois ouvrages : *De l'Égalité des deux Sexes*, *De l'Éducation des Dames*, et *De l'Excellence des Hommes contre l'égalité des Sexes* ; leur analyse montre combien P. de la Barre était hardi : il affirmait qu'il y a égalité entière entre les deux sexes, que « les femmes sont aussi nobles, aussi parfaites et aussi capables que les hommes », et il insistait sur le fait que, si elles paraissent parfois leur être inférieures, la cause en est à la coutume et à la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Il voulait